

Sur l'auteure

Paula Porroni est née à Buenos Aires en 1977. Après des études universitaires de lettres dans la capitale argentine, elle a suivi un master en études latino-américaines à l'université de Cambridge puis en écriture créative à New York. Elle vit actuellement à Londres. *Bonne élève* est son premier roman, remarqué par la critique dès sa parution. Elle est aussi l'auteure de nouvelles publiées dans diverses revues.

BONNE ÉLÈVE

Paula Porroni

BONNE ÉLÈVE

Roman

Traduit de l'espagnol (Argentine)
par Marianne Millon

NOTAB/LIA

Titre original : *Buena Alumna*
© Editorial Minúscula

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2019
© Visuel: Paprika
ISBN: 978-2-88250-546-0

PREMIÈRE PARTIE

Lundi. Jour des commencements. Je loue pour six mois une chambre dans un quartier éloigné du centre et des étudiants. La pièce est petite et froide, les meubles ont été ramassés sur le trottoir, des saletés jetées par d'autres et récupérées par la logeuse. Une chaise à roulettes qui ne roule pas, un bureau trop bas.

Je nettoie les étagères à l'intérieur du placard. J'enlève le rideau bon marché en nylon et je le range dans le dernier tiroir de la commode, sans rien ajouter. Sur une tablette, je place les cartes postales que j'ai rapportées d'Argentine. Puis j'écris à maman : *Coucou, bien arrivée. Je suis crevée. On parlera demain. Bisous.* Je ne suis pas fatiguée, mais je ne veux pas lui parler. Je ne veux pas d'interrogatoire.

Munie d'une copie de mon CV et d'une de mon passeport, je démarque les pubs et les commerces de la petite localité anglaise où se trouve mon ancienne université et où j'ai fait des études d'histoire de l'art. Je marche vite, frappant la semelle

de mes babies contre le trottoir, tout en enregistrant les transformations du coin de l'œil. Rien n'a changé ou très peu depuis cette époque. Tout est toujours aussi beau, parfait. Les anciens *colleges* en pierre claire. La pelouse brillante des grandes cours, tondue à ras, en bandes de tons différents.

Je trouve un travail dans une librairie universitaire. Un job temporaire, sans intérêt. Sur le chemin du retour, j'achète un sandwich au thon et je m'assieds dans un parc désert pour le manger. Trois cygnes blancs apparaissent par intermittence dans le brouillard qui enveloppe l'étang. Soudain, venu du néant, je sens un fourmillement dans les mains. L'auriculaire et l'annulaire. Le poison coule le long de mes bras, me monte à la gorge, et je serre les dents jusqu'à ce que cela passe. Je sais très bien qu'il n'y a plus de place en moi pour la peur. Ni pour la faiblesse. Parce que c'est ma dernière chance de grandir et de me réaliser avant qu'il ne soit définitivement trop tard. C'est-à-dire le moment où mon corps sera entièrement desséché. Maman a dit : *Un an. Je ne peux t'aider qu'un an de plus.* Et si j'échoue, elle me fera revenir en Argentine auprès d'elle. C'est pour ça que je dois trouver un chemin. Me trouver. Je vais progresser. Ma vie ne s'atrophiera pas comme celle de tant d'autres. Talent gâché, dirait maman. Potentiel jeté par-dessus bord.

Je finis mon sandwich. Je jette les miettes dans l'eau, loin. Je me promets de m'améliorer.

Assez vite, j'oublie maman, Buenos Aires. Pas besoin de forcer une transition. Toutes ces années à la maison avec elle. Elles disparaissent.

Octobre. Les cours commencent et les étudiants sont de retour. Je les observe de près depuis mon poste à la librairie. Ils arrivent avec de lourdes valises. Autour du cou, ils portent les écharpes de leurs différents *colleges*. On reconnaît facilement les nouveaux. Âgés de dix-huit ans, ils ont le visage plus rond, les pupilles dilatées par la peur. Ils se sont procuré les sweat-shirts à écusson de l'université. Le lion rampant avec sa crinière de feu. La nuit, ces mêmes étudiants représentent la plus grande des menaces. Ils sentent la solitude, le vide. Il faut les éviter, ne pas croiser leur regard. En groupes, parfois déguisés, ils entrent et sortent des différents pubs. L'un après l'autre. *Pub crawl*, en anglais. Jusqu'à sombrer dans l'inconscience, perdre le contrôle musculaire et salir leurs vêtements ou leurs déguisements.

Je me rends compte de nouveau que dans cette ville, la vie tourne autour des étudiants. Le temps aussi. Ici, il est régi par le calendrier de l'université. Les mois et les saisons n'existent pas. Juste les trimestres. La Saint-Michel, le carême, Pâques. Et les seules dates importantes sont celles des examens.

Depuis mon retour, je n'ai parlé à personne. Les étudiants de ma promotion sont partis à la fin de leurs études, la plupart pour Londres. Anna aussi. Elle devait commencer son premier boulot, obtenu en partie grâce aux relations de son père, en partie grâce au renom de l'université.

J'attends quelques semaines avant d'entreprendre ma véritable recherche d'emploi. Je veux extirper de moi tout reste d'hésitation. En attendant, je cours. Je m'entraîne. Courir exerce ce corps qui n'a pas encore triomphé. Je redessine mes cuisses maigres et flasques. Je ranime mes mains sillonnées de veines. Froides, à cause de ma mauvaise circulation. Des mains de cadavre. Que papa examinait parfois après dîner. Dans ces moments-là, il observait très attentivement chaque doigt, suivait les lignes qui se croisent sur la paume. *On voit qu'elles n'ont jamais tenu une pelle ni un marteau*, disait-il en riant. Et son rire sonnait comme une toux.

Assise sur le lit, je me passe du vernis transparent sur les ongles. J'ai les bouts des doigts mordillés. À vif. Et une callosité au majeur de la main droite, celle qui tient les marqueurs et les stylos depuis l'enfance.

J'ouvre un dossier Word que j'intitule *Nouveaux jobs*. J'ai un bon pressentiment. C'est une sensation tiède, réconfortante, que je devrais pouvoir préserver. Je relis les pages du département de conservation du patrimoine et celles du conseil des arts

d'Angleterre, et je copie dans un document les conditions requises par certains emplois. Je vérifie sur mon CV et surligne en bleu ciel celles que je remplis. En jaune, celles que je ne remplis pas. Si un job présente plus de deux surlignages jaunes, cela signifie que ma formation ou mes aptitudes ne correspondent pas. Faire une demande serait alors une perte de temps. La feuille se couvre rapidement de jaune. Il s'agit de jobs de moyenne importance, peut-être ceux qui me reviennent en fonction de mon âge, mais je manque d'expérience.

Sur Internet, j'épluche les annonces classées des journaux. J'ouvre les descriptions de postes dans les musées, galeries et revues. Quand je ne trouve rien, j'écris *espagnol, art et Amérique du Sud* dans le moteur de recherche. Il n'y a que des annonces destinées à des professeurs d'espagnol, que j'écarte immédiatement. Enseigner les langues est humiliant. C'est ce que font les gens sans bagage. Ceux qui n'ont ni talent ni formation. Maman les appelle *les gens qui n'ont pas de chance*. Je vais sur la page de mon université et clique sur l'onglet dédié aux jeunes diplômés. J'examine les postes concernant le premier niveau et trouve une longue liste de stages dans des galeries et des salles des ventes. Aucun n'est rémunéré. En relisant les descriptions, je sens le poison refluer en moi, et je pense que je donnerais n'importe quoi pour avoir de nouveau vingt-trois, vingt-quatre ans, et pouvoir ainsi me présenter à ce genre de job. Parce que, aujourd'hui, jamais les directeurs de galerie et de musée ne me sélectionneraient. Et

même s'ils m'engageaient, les autres stagiaires, plus jeunes, se chargeraient de me détruire.

Malgré la pluie, je sors courir dans la campagne jusqu'au village suivant. J'allume mon iPhone, je trotte, et grâce à la sueur je me vide jusqu'à ce que seule la musique me traverse. Seul le bruit coule en moi, formant un réseau poisseux, d'autres nerfs, qui absorbent le vert des collines et le bleu clair du ciel. Sur la rivière passent des bateaux avec des étudiants qui s'entraînent à ramer pour la compétition du mois d'avril, et je contemple ces silhouettes blanches, presque translucides. J'observe la façon dont les mouvements des bras et des jambes se synchronisent jusqu'à constituer une machine parfaite.

Je rentre les pieds mouillés, et en ôtant mes baskets j'appuie les orteils sur la moquette sale qui recouvre le sol de ma chambre. À cause du froid, ils sont tout raides, et l'espace d'une seconde je reporte sur un pied tout le poids de mon corps. Je fais craquer très brièvement mes doigts. Chaque os minuscule. Je me laisse entraîner à peine un millième de seconde. Je prends une douche rapide. Je me promets de faire des efforts. Encore. Encore. Je vais aller de l'avant.

La librairie n'est pas très fréquentée, et mon collègue accroche des décorations de Noël. Il n'arrête pas de regarder la pendule qui se trouve au-dessus de la porte. À treize heures précises, il sort de son sac à dos un Tupperware contenant un liquide jaunâtre. *Bon, bon. Je te laisse défendre le fort*, dit-il.

La même plaisanterie, tous les jours. Je lis mes mails, puis je regarde une vidéo de bébés et d'animaux. Des chats et des chiens de différentes races reniflent et lèchent les têtes rouges de nouveau-nés. Je la regarde à plusieurs reprises. Sans mettre le son, au cas où un client entrerait. Quand j'en ai assez, j'ouvre les profils d'Anna et de Thomas sur Facebook. J'étudie les dernières photos, les commentaires de certains amis. Je commence à écrire à Anna en disant que je suis revenue en Angleterre, mais je n'envoie pas le message. Avant de la prévenir, je veux m'assurer qu'elle n'a pas fait de gros progrès depuis la dernière fois que nous nous sommes parlé.

2002. L'année où j'ai fini le lycée. Un lycée médiocre, bilingue anglais-espagnol. J'ai figuré cinq ans d'affilée sur le tableau d'honneur. À la fin, comme récompense, j'exige de maman un voyage en Angleterre. J'ai choisi ce pays presque au hasard. Je n'en connais pas grand-chose à part la langue et un peu la musique. Dans une localité du Sud, un ami de papa délire dans un hôpital psychiatrique. Papa est mort depuis presque trois ans. J'insiste, je persuade maman que je dois perfectionner mon anglais. L'anglais du lycée n'est pas mauvais, mais il n'est pas bon non plus. Et sans un bon niveau en langue, personne ne trouve de travail de nos jours. C'est ce que dit maman. Ses propres mots. Je les lui renvoie en miroir. Nous pouvons utiliser